

LES MOSAIQUES AFRICAINES

ET LA

POÉSIE DE LA MER

Notre siècle, qui pensait avoir inventé la mélancolie, a cru découvrir aussi la poésie de la mer. Les Grecs n'avaient-ils pas été surtout sensibles aux périls que cachent les eaux mugissantes et ténébreuses? Les abîmes salés, où tant de monstres évoluent, ne leur inspiraient-ils pas plus de terreur que d'amour? N'est-ce pas un sentiment d'effroi qu'exprime Hermès, au cinquième chant de l'*Odyssée*, quand il expose à Calypso que s'il est venu la trouver dans son île entourée de vagues, c'est malgré lui, et par ordre de Jupiter. « Car qui voudrait » dit-il, « sans contrainte, traverser l'immensité des sombres flots? »

Horace, dans une ode célèbre au bateau qui portait Virgile en Grèce, ne témoigne-t-il pas de la même répulsion?

*Illi robur et ces triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem, etc.*

Au premier dément qui s'avisa d'affronter les abîmes et de s'aventurer sur un domaine interdit par les dieux, il fallait un cœur bardé d'impiété et d'airain.

Encore au moyen-âge, l'océan était considéré comme le royaume du Prince des vents, c'est-à-dire comme un séjour diabolique.

Dans la chanson de Roland, quand la flotte sarrazine cingle vers l'Espagne, le poète, étonné de la profusion de lumières, lanternes, escarboucles qui brillent au sommet des mâts et éclairent les pays d'alentour, note que le reflet des feux, la nuit, sur les vagues, rend la mer plus splendide :

Là sus amont pargettent tel luizerne,
Que par la nuit la mer en est plus bele.

Mais ce n'est pas la beauté de la mer qui l'émeut, c'est plutôt l'effet des illuminations féeriques qui l'éblouit.

La vraie note de l'époque paraît donnée par Joinville. Partant pour la Palestine, au moment où on lève l'ancre, il ne peut se défendre d'une impression d'épouvante : « Bien fol hardi », écrit-il, « celui qui ose se mettre en tel péril avec le bien d'autrui sur la conscience et en péché mortel ; car l'on s'endort le soir là où on ne sait si l'on ne se trouvera pas, en se réveillant, au fond de la mer ».

Ronsard aurait pu célébrer les Argonautes modernes : les Colomb, les Gama, les Cortez, etc. Il ne songe pas plus à le faire que ses contemporains (peut-être faute de reculée), et se borne à soupçonner dans la mer un laboratoire en continuelle activité, où sont

Par la nature encloses
Les semences de toutes choses,
Éternelles filles des eaux !

L'autre grand poète du seizième siècle, Agrippa d'Aubigné, quoique apte à goûter les sauvageries d'une

mer orageuse et indomptée, n'aperçoit dans l'Océan, à travers ses réminiscences, qu'un vieillard, paternellement accueillant pour la dépouille des martyrs, et qui repose, parmi les sachets d'ambre et les perles, sur un lit de corail.

Quant à Lafontaine (c'est une de ses lacunes), bien que contemporain des Backuysen et des Ruysdael qui peignirent si volontiers, et avec une science émue, l'agitation des flots en fureur, sur lesquels se balançaient hardiment et glorieusement les bateaux hollandais, il n'a jamais vu ni désiré voir la mer. Avec ses tempêtes et ses pirates, elle lui apparaît comme un élément perfide, engloutissant à la fois les marchandises et les chercheurs de mondes. Il a pour elle de l'aversion. Il invite les gens prudents à fermer l'oreille aux appels qu'elle murmure :

La mer promet monts et merveilles ;
Fiez-vous-y : *les vents et les voleurs viendront.*

(Le Berger et la Mer.)

Mais avec Chateaubriand, né au bruit de l'océan et qui a voulu cette musique pour accompagnement de son dernier sommeil, la note change, comme si un sentiment nouveau s'était tout à coup introduit au cœur de l'homme. Dans ses *Mémoires*, non seulement il appelle les vagues ses « gémissantes et anciennes amies », mais il raconte (tome II, édit. Biré, p. 5) que sur la grève, *il aimait à se livrer aux caresses de sa vieille maîtresse, la mer !*

Au lieu d'être un objet de respect et de terreur, la mer, son berceau et l'image de son âme sans cesse inquiète et grondante, devient pour lui une confidente, une muse, une compagne aimée tendrement. Et les poètes venus après lui, tous manifestement imprégnés de son influence, déclareront à leur tour revoir et saluer la mer avec l'allégresse d'un amant !

Pourquoi cette évolution ? Pourquoi, comme *la dame de la mer* d'Ibsen, fiancée au matelot mystérieux et qui a les yeux sans cesse tournés du côté des flots, les modernes subissent-ils l'attraction et l'obsession de la mer ?

Ce n'est pas qu'elle ait cessé d'avoir des côtés d'enfer, et de se comporter parfois comme une bête malfaisante. A quoi bon rappeler les nausées du passager languissant et malade, dont la tête tourne, dont le cœur flotte, et qui « croit sentir sous lui fuir la planche légère ? » (André Chénier). Hugo parle des *flots redoutés des mères à genoux*, et laisse entendre que leur voix n'est si désespérée que parce qu'il s'y mêle les cris des victimes. Les naufragés continuent d'être visités au fond de l'eau et dépecés silencieusement.

Qu'importe ! Malgré quelques-uns de ses aspects sinistres, la mer, cette grande indifférente, est aimée parce qu'elle est belle, « plus belle que les cathédrales », dit Verlaine. Elle est admirée comme un merveilleux tableau, sans cesse renouvelé. Elle est célébrée comme berceuse, comme pacifiante, comme reconfortante surtout. Car, dans leurs dithyrambes, ses adorateurs me paraissent encore plus préoccupés d'hygiène qu'avidés de jouissances esthétiques nouvelles.

On se retrempe à humer les émanations de la mer, comme à respirer l'air pur des cimes ou les senteurs des bois.

Brizeux avouait devoir à l'air vivifiant de ses côtes bretonnes un regain de vigueur :

*Dans ces flots écumeux chargés de sel amer
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.*

C'est une sensation de volupté physique qu'Autran demandait à ses promenades au bord des flots :

Heureux qui vient le soir, sur la falaise humide,
Dilater ses poumons à l'air du golfe bleu !
Est-il parfum meilleur que celui de ces plages ?

(Nuits de Naples.)

Mais si « la grande », comme l'appelle Jean Jullien, a trouvé de nos jours des amoureux qui ont chanté bruyamment ses bienfaits (car quel temps fut jamais plus fertile en névroses ?), est-ce à dire que les modernes aient été les révélateurs du charme de la mer ?

Les mosaïques du nord de l'Afrique suffisent à prouver que les anciens l'ont également connu et s'en sont comme enivrés.

On sait le rôle que joue dans l'habitation romaine la mosaïque, cet ingénieux assemblage de petits cubes de marbre ou d'émail de différentes couleurs, dont les tons éclatants et durables impriment aux parquets un air de fête. Au cours des fouilles que j'ai poursuivies à Cherchel pendant une dizaine d'années, en tant d'endroits, il n'en est peut-être pas un seul où nous n'ayons rencontré de ces revêtements multicolores. Je vois encore l'étonnement des colons penchés sur cette marqueterie brillante, et qui leur donnait comme la vision rapide d'une demeure plus somptueuse que la leur, d'une civilisation plus riante. Ni la découverte des inscriptions, ni même celle des statues, ne causait à leurs yeux émerveillés une égale impression de surprise. Il est regrettable que cet art de la mosaïque, dont les Romains se servaient pour égayer leurs maisons, et que les Byzantins appliquèrent de façon originale à l'enluminure des parois intérieures de leurs basiliques à coupes, soit aujourd'hui presque abandonné, surtout dans nos pays d'Orient où cette polychromie s'harmoniserait si bien avec la pureté de la lumière.

Que représentent les mosaïques romaines du nord de l'Afrique ? Les plus communes n'offrent au regard qu'un

décor géométrique, encadré d'une torsade. Les autres reproduisent d'ordinaire des scènes de chasse ou des légendes mythologiques. Parmi ces dernières, le thème favori, c'est la représentation de Neptune et d'Amphitrite, et des divinités qui leur font cortège.

Sur seize fragments de mosaïque transportés au musée de Mustapha, et qui proviennent d'Oudna, de Bougie, de Sétif, d'Aumale, de Bordj-bou-Arréridj et de Cherchel, huit ont trait à des scènes maritimes : Neptune armé du trident et debout sur son char, Amour sur un dauphin qu'il dirige par la bride, tête d'Océan, hippocampes chevauchés par de blondes Néréides, etc.

Je dois mentionner en outre le triomphe de Neptune trouvé à Constantine (salle africaine du Louvre), où le Jupiter des flots porte une barbe azurée, le triomphe d'Amphitrite découvert à Tébessa (1886), où les déesses voguent, entourées de poissons, posées sur des croupes de monstres marins, les Néréides de Philippeville, couchées sur des griffons, avec des bracelets d'or aux pieds et aux bras, les tritons d'Hippone, et celui de Cherchel, avec ses pattes de cheval, sa queue de poisson et son manteau légèrement noué sur la poitrine.

Depuis Saint-Leu, d'où proviennent ces dieux marins coiffés d'antennes de homards qui sont au musée d'Oran, jusqu'à Sousse, où fut mis au jour par les officiers de tirailleurs, l'élégant cortège de Neptune, dont les cinquante-six médaillons ornent actuellement la grande salle du musée du Bardo, il semble qu'au second et au troisième siècles de notre ère, les propriétaires de villas romaines aient particulièrement affectionné ces motifs alexandrins évoquant et idéalisant les choses de la mer.

Leur œil s'arrêtait complaisamment sur ces amours et sur ces vierges porteurs de corbeilles, images de la mer opulente et poissonneuse, sur ce Glaucos barbu, à la chevelure inculte, en algues marines, personnifiant, avec l'insaisissable Protée, les couleurs changeantes de l'élément liquide, tour à tour bleu-saphir, vert-éme-

raude, nacré, et qui prend des teintes violettes, le soir, où de vieil argent, la nuit, au clair de lune.

C'est donc qu'ils étaient sensibles au gracieux mouvement des vagues, qu'ils en contemplaient avec plaisir les continuelles métamorphoses, qu'ils en écoutaient curieusement les voix, et qu'ils avaient des surprises d'enfant devant l'étrangeté des formes que revêt la vie dans les profondeurs glauques.

Toutes ces Néréides, à demi-nues, gracieusement étendues sur des montures fantastiques, dans toutes les attitudes qu'une écuyère de cirque peut prendre, et qui élèvent des voiles comme un dais gonflé par la brise, escadre voluptueuse et nonchalante, n'est-ce pas une personnification charmante des flots paisibles et rythmés, courant, comme des vierges se tenant par la main, vers le rivage écumeux ?

En les voyant folâtrer, coquettement parées, on songe au Prométhée d'Eschyle saluant la mer « aux innombrables sourires » ou à Vénus Anadyomène, la patronne des matelots, qui n'a qu'à se montrer pour que le ciel se rassérène et que les flots scintillent : *tibi rident œquora ponti* (Lucrèce).

Et ces Tritons joufflus qui soufflent dans des coquillages, ces Néréides pinçant les cordes d'une lyre offerte par un amour, ou tenant des tambourins, ces sirènes jouant de la double flûte, tout cet orchestre qui nous est présenté dans les mosaïques, ne traduit-il pas les mille voix de la mer au roulement infatigable, qui tour à tour mugit ou soupire ? — « foudroie et caresse », dira Victor Hugo, qui lui a tant de fois comparé les foules.

Les panthères marines, les cerfs et les chevaux marins, les griffons, les dragons squameux aux formes d'une bizarrerie ingénieuse et moins étranges que celles des poissons réels récemment ramenés du fond des eaux par les explorateurs du *Talisman* (et qui portent sur le front, au bout de tentacules, comme des lanternes phosphorescentes) ne symbolisent-ils pas cette mysté-

rieuse variété de troupeaux qu'un berger inconnu fait paître dans les abîmes ?

Ainsi, d'après ces mosaïques africaines, les anciens ont connu et goûté le charme et la poésie de la mer. Mais ce qu'ils semblent avoir aimé, c'est surtout la mer à l'état calme, la mer miroitante et chantante. S'ils personnifient la tempête sous les traits d'un Neptune assombri, penché mélancoliquement sur les flots pour les gourmander, c'est qu'eux-mêmes étaient attristés de ce phénomène brutal, et ne se souciaient guère de le contempler autrement que de loin : *Neptunum procule terrâ spectare furentem* (Horace.)

Dans l'*Odyssée*, épopée maritime qu'Ingres a symbolisée avec justesse sous les traits d'une femme au manteau vert, couleur des flots, et tenant une rame (1), il est question des navires rapides bondissant avec joie sous le vent favorable. Mais quand Ulysse est assailli par la tempête, il regarde avec inquiétude les nuages noirs et la mer qui bouillonne; il porte alors envie à ceux de ses compagnons qui ont succombé dans les vastes champs d'Ilion.

Là où Ulysse s'épouvante, Chateaubriand admire les éléments déchainés, perçoit avec horreur et délices le bruit de l'abîme confondu avec celui des vents et du tonnerre, et savoure un « *spectacle affreux, mais sublime* ». (*Les Natchez*). Sans doute il est fier de cette lutte disproportionnée, dans laquelle l'homme de sang froid se sent supérieur au furieux amoncellement de vagues qui menace de le submerger :

« Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé. »

(Alfred de VIGNY).

(1) *L'Apothéose d'Homère*, d'Ingres, dont une copie décore la salle des cours publics de l'École des Lettres, à Alger.

Voilà une note nouvelle. Joseph Autran, s'adressant à une jeune fille restée sur le pont d'un navire, pour jouir, elle aussi, d'une tempête, seule au milieu des vents faisant rage et des éclairs fauves, s'étonne de ce goût étrange, et l'explique avec raison par l'influence que Chateaubriand exerce :

« Nous sommes tous enfants d'un siècle infortuné
Et toute jeune fille est la sœur d'Amélie
Ainsi que tout jeune homme est frère de René ».

A cela, je crois, se réduit l'originalité des modernes à l'égard de la poésie maritime. Ils n'ont point découvert les harmonies de la mer, mais ils affectent de l'aimer jusque dans ses aspects farouches et tumultueux, jusque dans ses démenes. Soit qu'elle chuchotte, soit qu'elle crie, ils recueillent religieusement les échos de sa grande voix, qui semble leur parler d'infini, de fierté, et d'humanité toujours en marche.
